

2- Yolande Villemaire ou le rire de la désopilance surcodée

Caroline Bayard

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1983). Compte rendu de [2- Yolande Villemaire ou le rire de la désopilance surcodée]. *Lettres québécoises*, (29), 44–44.

2- Yolande Villemaire

ou

le rire de la désopilance surcodée.

Oui, Yolande Villemaire a une vertu encore rare par les temps qui courent: l'humour. Il y a longtemps, bien longtemps que l'on n'avait vu pareil feu d'artifice verbal, pareil enchaînement verbivocovisuel (comme diraient au Brésil, Décio Pignatari et Haraldo da Campos). Depuis le Ducharme de l'autre décade on n'avait guère été conviés à une si grande foire-carnaval, où l'on brade tous azimuts et tous textes, où on bouscule les poussiéreux rayons des bibliothèques — circulaires ou pas — tout autant que les boîtes à ordures de la littérature. Irrévérence, désopilance et re-cyclage. Sortez vos corbeilles à papier et re-bourrez-les frénétiquement avec l'aide de Yolande Villemaire.

Elle a traversé la génération de Cul Q et en est ressortie mieux qu'indemne. Ses parentés éditoriales sont celles de toute la modernité — qui commence à montrer ses rides — et si l'on a une curiosité plus indue on peut voir la liste exhaustivement taquine qu'elle nous fournit elle-même, sur le mode mineur-moqueur:

Ce texte a été écrit par Évangéline Larose V. qui m'a appris les premiers mots et par l'inconnu qui m'a dit que la pluie n'est qu'une adolescence de la neige, au coin de Laurier et Parc, où j'attendais l'autobus un soir de novembre. Par Émile Nelligan, par Rimbaud et par la petite Jennifer qui chantait: «I'm the king of the castle, you're the ugly rascal», par Sophie, trois ans, qui appelle les anges «Jésus» et par sa mère Claire Leroux qui m'a parlé de la cryogénèse. Par Colette Tougas, une sorcière. Par Dante, Gurdjieff et un vieux monsieur dans le métro pour Coney Island. Par Nicole Brossard, Béatrice Beck, Erica Jong et par plusieurs chauffeurs de taxi et surtout Michel Garand-le-tellurique.

La totalité de la liste est in-citable, inarrêtable, circulaire comme l'antre du savoir de Borgès et témoigne d'un humour dont l'autre génération (*La Barre du Jour*, *les Herbes Rouges*) a manqué. Le goût de la pochade, l'envie de faire irrésistiblement rire, pouffer, hoqueter, éternuer devant tant d'irrespect, de mauvais goût, de parodique, de kitsch. Elle avait déjà présenté les lecteurs devant nombre de ces gageures dans la *Vie en prose* et elle lui en soumet plusieurs cette fois. Comment examiner ces textes sans les faire éclater au visage, comme la gomme baloune qui vient doublement s'immiscer dans *Adrenaline*: bulle de bande dessinée et accessoire métaphorique d'une époque, à avaler ou vomir en bloc avec le coke, les patates frites, les onion-rings?. On ne peut que constater qu'elle joue sur cette bizarre lacune de la modernité d'ici, le fou-rire. Stratégie no = 1: faire semblant de ne pas se prendre au sérieux (le didactisme au porte-manteau), faire semblant de balancer les vaches sacrées par-dessus les moulins et feindre de persifler le respectable (l'investissement d'un corpus théorique). Stratégie no = 2: jouer la carte du parodique comme si c'était

la dernière (la partie de poker se tient dans un tripot enfumé et des oripeaux pendent aux fenêtres), en déversant tout le textuel dont elle a souvenir dans un contenant à la fois ostensible et dépotoir. Vider le sérieux; le fameux corpus théorique (Lyotard, Irigaray, Barthes, Burroughs) faire des banderoles de la fiction contemporaine (ou moins contemporaine), le fichier est en folie, on part de l'absent aigu (Geneviève Amyot), continue avec Bouvard et Pécuchet, pour aboutir aux *Femmes avant le patriarcat* (Françoise d'Eaubonne) et *Corps qui suivent* (André Roy). Au passage on titube sur les bandes dessinées de Wonder Woman, Snoopy, plus coups de patte non-accidentels à la littérature de drugstore et gare (Sylvie hôtesse de l'air, Vicki secrétaire). L'histoire du textuel depuis cent ans et plus. Ou plutôt un film sur le textuel dont la pellicule est devenue erratique, dont les vitesses changent s'accélérent, claquent, se rompent. La machine a perdu toute raison. La parodie ici c'est la macédoine, la Tour de Babel, l'infini tourne-en-rond qui entraîne toujours plus de langues, plus d'interprétations, de signes, de fonctions et finalement... de terreurs. Énergie pure en un temps où la modernité s'essoufle? oui certes. Mais elle fait un peu peur, car il y a un moment où le tourbillon assomme et assourdit, où l'ordinateur aboutit au point de saturation: information overload. Surcodage et épuisement. Et on a un peu peur pour elle (les lecteurs après tous sont de constitution solide), mais il y a une fragilité, une vulnérabilité réelle en la voix — mémoire qui produit ce texte, qui se souvient des mots d'enfants inconnus rencontrés dans les rues, d'archanges, de sorcières, de kangourous et de chauffeurs de taxi. Et après avoir tant ri, on a peur que le halètement qui tient cette voix, dans ce vacarme d'images, de souvenirs-citations, de continents textuels et terriens, ne la crève à force de tant de dépense, d'excès, de fureur, peur qu'elle ne titube en chemin et ne puisse aller jusqu'au bout de la fête. *They shoot horses, don't they?*

